Harry Mathews

20 lignes par jour

Traduit par Marie Chaix

Extrait de la publication

Extrait de la publication

20 lignes par jour

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

CONVERSIONS, roman traduit par Claude Portail, Gallimard, 1969. Collection « L'Imaginaire », 1989.

LES VERTS CHAMPS DE MOUTARDE DE L'AFGHANISTAN, roman traduit par Georges Perec, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1974.

SIX POÈMES, traduits par Georges Perec, *in Vingt poètes américains,* Gallimard, 1980.

PLAISIRS SINGULIERS, traduit par Marie Chaix, P.O.L, 1983.

LE VERGER, P.O.L, 1986.

CIGARETTES, roman traduit par Marie Chaix, P.O.L, 1988.

LE NAUFRAGE DU STADE ODRADEK, roman traduit par Georges Perec, P.O.L, 1989 (première édition, Hachette/P.O.L, 1981).

CUISINE DE PAYS, nouvelles traduites par Marie Chaix, Martin Winckler et Jean-Noël Vuarnet, P.O.L, 1991.
La nouvelle intitulée Cuisine de pays *a été publiée par les éditions Plein Chant, dans la* Bibliothèque Oucuipienne *(1990).*

LE SAVOIR DES ROIS, *in* La Bibliothèque Oulipienne, vol. 1.

ÉCRITS FRANÇAIS, *in* La Bibliothèque Oulipienne, vol. 3.

Extrait de la publication

Harry Mathews

20 lignes par jour

traduit par Marie Chaix

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14e

© Harry Mathews
© P.O.L éditeur, 1994,
pour la traduction française
ISBN : 2-86744-401-2

Extrait de la publication

PRÉFACE

Comme beaucoup d'écrivains je trouve souvent que me mettre au travail le matin est une entreprise décourageante à laquelle je consacre, pour l'éviter, beaucoup d'énergie. Il y a quatre ans je me suis souvenu d'une injonction que Stendhal s'était donnée, tôt dans sa vie : *Vingt lignes par jour, génie ou pas.* Stendhal pensait alors à un moyen de terminer un livre. J'ai délibérément appliqué sa formule comme méthode pour surmonter l'angoisse de la page blanche. Même pour un écrivain qui doute et se méfie, vingt lignes semblaient un objectif plutôt rassurant à atteindre, surtout si ces lignes n'avaient pas de rapport avec un projet « sérieux » comme un roman ou un essai. Pendant un peu plus d'une année, j'ai commencé nombre de journées de travail avec la tâche assignée d'au moins vingt lignes, à écrire sur un bloc spécialement prévu à cet effet et dont le sujet serait ce qui me passe par la tête.

Pour situer ces notes intermittentes sur ma vie, j'ajouterai qu'au moment où je les ai écrites je vivais à Lans-en-Vercors, un village de montagne à une demi-heure de Grenoble ; que j'y vivais depuis 1976 avec la romancière

Marie Chaix et ses deux filles Emilie et Léonore ; que je passais beaucoup de temps à ou près de New York, pour rendre visite à ma mère et enseigner à Columbia College ; et que je faisais de fréquents et courts séjours à Paris. En dehors de la vie de famille j'avais deux préoccupations : l'achèvement de mon quatrième roman, *Cigarettes,* commencé en 1978, et la mort en 1982 de mon meilleur ami, l'écrivain Georges Perec.

Septembre 1987

Extrait de la publication

Les chats, les femmes et les lézards ont des têtes allongées. Les oiseaux ont l'air très apprivoisés, pas seulement les chasseurs de miettes de l'hôtel : sous un réverbère hier soir, des gris pâle ressemblant à des étourneaux volèrent au-dessus de ma tête jusqu'à une branche que je pouvais presque toucher. (Marie vient d'apercevoir son premier oiseau-mouche, pas si apprivoisé, lui, sitôt vu sitôt disparu.) Le matin est chaud, venteux, légèrement irréel, je me sens un peu halluciné de veille, comme au lendemain d'une prise de fortes drogues. Mon anxiété s'est atténuée mais elle a du mal à disparaître. Hier je me suis dit : peut-être que Georges meurt réellement, maintenant, peut-être que je le laisse mourir. (Marie m'a rappelé une chose que je lui avais dite : il faut que soient passées quatre pleines saisons pour que l'on commence à s'habituer à une mort.) Est-ce la douleur d'accepter sa mort qui me rend infirme et m'entraîne à me blâmer pour de pardonnables insuffisances : hier matin, m'étant rendormi et levé seulement à neuf heures, je me suis persuadé que la journée était déjà gâchée. A présent je viens de lire un texte de Barthes

Extrait de la publication

sur le « sens de la vie » qu'avaient les Grecs et que nous avons perdu voici des siècles – l'existence même. Pour moi, il me suffirait de me laisser vivre. Quand j'avais quinze ans, je ressentais le soleil et la mer du Midi comme une grâce chaude, apaisante, dans laquelle je pourrais laisser partir toutes sortes de soucis. Quant aux « vingt lignes par jour, génie ou pas » : fais-les, c'est tout.

Saint-Bart, 16/3/83

Extrait de la publication

Quand le vent souffle fort, tu peux soit l'enfermer dehors en bloquant toutes les issues, soit le laisser entrer mais sans aucune échappée possible, soit le laisser aller et venir à sa guise. Les deux premières solutions conviennent à un vent froid ; pour un vent chaud la dernière est la meilleure, à moins que tu n'aimes être étouffé ou assommé de chaleur. Restent toujours des inconvénients si tu laisses courir le vent, spécialement à travers ta chambre, spécialement la nuit ; tu dois renoncer, en échange d'un peu de fraîcheur, à tout espoir de repos. Le vent s'engouffre, emportant les rideaux, les faisant voler assez haut pour dévoiler un ciel dont les étoiles n'évoquent plus le calme extatique. Le vent souffle, la nuit te regarde impitoyablement et le jour ne va jamais venir. Etendu les yeux ouverts, après avoir appris à ne plus espérer le moindre repos, tu commences à espérer le jour et la paix et la force, sinon tout de suite du moins dans un avenir envisageable : car maintenant tu es couché sur ton lit dans un état de faiblesse absolue. Au-dessus de toi tempête et tourbillonne le vent et bien que tu saches que ce n'est que de l'air et que cela ne

Extrait de la publication

présente pour toi aucun réel danger, tu es pourtant rempli d'une émotion pire que la peur, un nœud d'angoisse pas tout à fait innocente que tu finis par ressentir comme le noyau, l'essence même de ta vie. Te vient la conviction consternante que tu n'as ni l'étoffe ni les moyens ni même la capacité de te résigner à cette triste condition. Cette prise de conscience est ce qui te rend si faible que tu ne peux plus bouger (sauf pour te tourner du côté gauche sur le côté droit et glisser ton bras droit sous l'oreiller) ; ou peut-être ton incapacité à bouger devient-elle la preuve de ce dont tu prends conscience. Tu restes étendu là, trop éveillé pour dormir, trop endormi pour profiter de ton état de veille (ou du moins, c'est ce que tu te dis, peu honnêtement) et tu laisses simplement le vent continuer son laborieux vacarme.

Saint-Bart, 17/3/83

Le chat a traversé la terrasse et a sauté sur les genoux de Marie. Il s'y est installé, d'abord vigilant (ses oreilles frémissantes en attestaient) puis prenant peu à peu un poids qui semble surpasser son poids réel comme si son relâchement entraînait une exceptionnelle pesanteur.

Les sucriers à gorge jaune sont les oiseaux qui émettent ce sifflement en crescendo de l'autre côté de notre bungalow : on dirait une valve ouverte lentement puis refermée avant que tout le jet de la vapeur sous pression ait atteint son maximum. Le sifflement s'éparpille en un rapide crépitement de notes aiguës.

Juste au-dessus du diaphragme j'ai un nœud qui n'arrive pas à se défaire. Cela me presse pour tout : vite manger, vite faire les courses, vite aller à la plage. Je n'ai aucune raison ici de me dépêcher. La lumière, la chaleur douce, la lenteur humide des nuages, les étendues d'eau juste agréablement fraîche, à peine troublée, sont autant d'invites à prendre son temps, à le perdre. Ici, l'emploi du temps est de le perdre. Mais je ne cesse de me demander : qu'est-ce qui ne va pas ici ? Que peut signifier mener une

telle vie ? Quelle sorte de gens peuvent mener cette vie-là ? Bien sûr la réponse est que n'importe qui peut mener une telle vie (saint Barthes ajouterait au simple plaisir de cette vie celui d'en décrypter le plaisir), qu'une telle vie ne prétend signifier autre chose que ce qu'elle est (elle n'est pas forcément un produit de l'injustice sociale), et que ce qui ne va pas ici c'est uniquement ma propre obsession à trouver la faille, à trouver une signification.

Saint-Bart, 18/3/83

Extrait de la publication

Je trouve satisfaisant d'apprendre le nom des oiseaux que j'ai vus – moqueur à l'œil perlé, sucrier flavéolé – mais la satisfaction est moins intense que le préalable désir fou de connaître ces noms. Ce n'est pas la faute des noms en eux-mêmes (c'était plutôt jubilatoire d'entendre les mots « moqueur à l'œil perlé ») sinon dans la mesure où ils ne sont que des noms : ils disparaissent vite dans la multitude des autres noms. Ainsi il existe un « moqueur » de plus. Les oiseaux, indépendamment de leurs noms, restent tout aussi mystérieux, complètement vivants. Ils sont des oiseaux et ne pourront jamais être réduits au seul concept « oiseaux ».

Un bain de minuit, seul, nu, en présence des étoiles et de quelques lumières électriques distantes. L'obscurité, les sensations d'eau plus fraîche et d'air plus frais, ne font pas remonter de souvenirs particuliers – Menton, Majorque, Corfou – mais leur somme. Les sensations provoquées par l'acte de nager semblent devenir partie intégrante de sa nature. Attente érotique, romantique sans doute mais aussi une excitation plus enfantine : le monde est à moi.

Le chat est revenu (pour manger) et s'est assis sur mes

Extrait de la publication

genoux. C'est un animal maigre mais bien portant. Il se meut comme au ralenti. Il ne ronronne pas, même s'il est manifestement content. En le caressant je suis saisi par le fantasme d'une femme dont la peau entière serait une fourrure à poils courts, tachetée de gris.

Le temps ici, quels que soient les nuages qui passent, reste essentiellement ensoleillé. Les nuages sont toujours un soulagement bienvenu. Que l'on aime plus ou moins le soleil, la façon dont il assaille les yeux ou la peau rend l'ombre délicieuse. On sait que le bronzage aura plus de fuel qu'il ne lui en faut.

Saint-Bart, 19/3/83

Extrait de la publication

Une jonquille, une seule, a fleuri sur la terrasse sous la fenêtre de mon bureau. Bien qu'elle semble résister au gel d'aujourd'hui, je ne peux m'empêcher d'éprouver non seulement de la pitié pour elle de s'être trompée de saison mais un certain sentiment de dérision – celui que je ressens par exemple quand je dépasse une très belle voiture rapide qui a été arrêtée pour excès de vitesse. D'autres anomalies du même genre : à une fête, le seul invité à porter une tenue de soirée ; un poisson échoué dans une flaque laissée par la marée ; et quel est le moment où les chiens affichent ce regard qu'on ne peut qu'interpréter comme de la gêne ?

Il serait utile que dans ton cours tu essayes de nouvelles méthodes. Les résultats étant imprévisibles, c'est inconfortable mais les aperçus que cela donne sur la façon dont les gens (toi y compris) pensent et réagissent, peuvent être précieux. Hier, l'exercice pendant lequel les dénommés « écrivains » devaient lire le début de leur récit à leurs « lecteurs » ne s'avéra pas être pour moi aussi efficacement frustrant que je l'avais prévu : aussi étais-je anxieux quand j'ai demandé des commentaires. La chose à faire dans ces

Extrait de la publication

cas-là est de laisser les gens parler. Au bout d'un moment, des choses utiles seront énoncées.

S'entendre dire qu'une séparation a rendu possible la prise de distance à l'intérieur d'une relation est plus perturbant que de se faire attaquer avec rancune pour sa propre insuffisance.

New York, 23/3/83

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Vingt lignes par jour, génie ou pas », Stendhal s'était lancé ce défi. Pendant un peu plus d'un an, Harry Mathews a décidé de suivre son exemple : « Même pour un écrivain qui doute et se méfie, vingt lignes semblaient un objectif plutôt rassurant à atteindre, surtout si ces lignes n'avaient pas de rapport avec un projet "sérieux" comme un roman ou un essai ».
Mais, même ainsi entreprises comme un simple exercice d'échauffement, ces vingt lignes quotidiennes deviennent l'occasion de réflexions sur les travaux et les jours, les amis, la famille, l'écriture et, peu à peu, mode d'emploi, journal, autobiographie.
Tout au long de ces pages, très délibérément, mais tout aussi bien à son insu, Harry Mathews nous raconte et nous commente ce que sont le métier d'homme, et la vie d'écrivain.

9 782867 444012
125 F
936138-6
ISBN : 2-86744-401-2
05-94
DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS
Corlat & Associés

Extrait de la publication